

Hans Erich Nossack

Cette vie sans vie

traduit de l'allemand par Jean Ruffet

A la fin.

J'ai passé mon âge dans une brûlante angoisse :
Cette vie sans vie
S'achève, comme un rêve s'enfuit
Quand la nuit se retire
Et que pâlit la lune.
Pourtant ce rêve est seulement parvenu à me remplir d'effroi.

A quoi bon la haute position ? La mort n'en a cure.
A quoi bon ce que je fais et écris,
Que la mort dispersera comme fumée ?
O homme ! ô vanité !
Qu'es-tu d'autre qu'un fleuve que personne ne peut retenir ?

Mais pourquoi à toi me plaindre ? Mon mal t'est connu.
Que te découvrirais-je,
Que tu ne saches mieux que moi ?
Les souffrances qui me font peur,
la mélancolie qui me ronge,
Et qu'en gémissant j'ai couru vers mon but !

Andreas Gryphius (1617-1664)

Ce poème, je le tiens tellement pour mon bien le plus intime que j'ai presque du mal à en parler. Je l'ai lu pour la première fois en 1945, et j'ai été effrayé : oui, effrayé, je ne puis dire autrement. J'étais en présence d'un homme qui nous parlait de choses dont, à vrai dire, j'aurais dû parler moi-même, mais qui n'avaient pu affleurer mes lèvres parce que j'avais été trop lâche ou insuffisamment sincère ; car, bien sûr, Gryphius on dirait de lui aujourd'hui que c'est un pessimiste, un nihiliste ou je ne sais quoi encore, en fonction des expressions à la mode. Voici un homme qui a vécu 30 années de guerre et qui, par dessus 3 siècles, nous parle d'une « brûlante angoisse ». Qui de nous n'est pas obligé de penser aux fours crématoires, aux abris antiaériens, à Hiroshima ?... Il nous parle d'une « vie sans vie », lui qui, selon toute apparence, a connu l'après-guerre — un après-guerre qui, sans y prendre garde, s'avançait, chancelant, au devant de la prochaine catastrophe. Et cet homme a fini par dire : « Pourtant ce rêve est seulement parvenu à me remplir d'effroi. »

Et que ce fût un homme qui parle et continue de parler ainsi, c'est ce que prouve cette pose virile : « Mais pourquoi à toi me plaindre ? ». Il ne dit pas Dieu, ce qu'il semble pourtant près de faire, il dit : *tu*. Il évite le mot Dieu, parce que c'était peut-être alors devenu un cliché, et, à la place, il dit *je*. Simplement et avec naturel, comme on

s'adresse à un ami avec qui on rentre tard d'une soirée fatigante et qui vous a laissé indifférent, dans une langue de tous les jours, mais où la voix tremble un peu ; et c'est ce tremblement même qui la porte par-delà les siècles.

Ce qui me fit peur et qui continue aujourd'hui encore à me faire peur, c'est de songer que la parole poétique est la seule possibilité de se faire comprendre intimement par-delà le temps historique ; et que cela n'ajoute rien à la nécessité de notre poème, aussi parfait soit-il, s'il paraît dans un journal, s'il est diffusé par la radio ou s'il reçoit les éloges de la critique. Mais que seul vaut le message humain, lequel peut être entendu comme une confidence à n'importe quel moment, si le moment est venu, par un individu unique.

Devrions-nous y réfléchir encore une fois : la question que tout écrivain ne cesse de se poser douloureusement et à laquelle, aujourd'hui comme autrefois, il répond de façon très positive — cette question est : A quoi sert ce que je fais et écris ?

En février ou mars 1933, un de mes camarades de classe s'est suicidé en se jetant sous un train. C'était un mathématicien extrêmement doué ; car, à 33 ans, il était déjà titulaire d'une chaire dans une petite université du nord de l'Allemagne. J'ai le souvenir d'un garçon délicat, nerveux, avec des cheveux d'un blond très pâle. Sa mère confia à ma famille le Journal qu'il avait tenu pendant les dernières années. Il écrivait en guise de conclusion : « J'ai honte de ne pas être juif ! ». Je me rappelle encore les discussions embarrassées que cette phrase provoqua au sein de ma famille. On n'était généralement pas antisémite à Hambourg — ne serait-ce que pour des raisons commerciales. Depuis des siècles, des familles juives, chassées de quelque part, s'étaient établies et faisaient partie de l'aristocratie. On pratiquait les mariages mixtes : l'argent attirait l'argent. Mais que quelqu'un pût regretter de ne pas être juif, cela était tout à fait incompréhensible. Moi-même qui étais en opposition avec ma famille bourgeoise, je ne pus alors saisir le sens de cette déclaration. C'est seulement aujourd'hui que je comprends la tragique clairvoyance qui, sous prétexte qu'il avait honte de ne pas faire partie des victimes, a pu pousser un jeune homme à renoncer à la vie.

Et tout de suite, encore un second suicide datant de la même époque, et qui, bien que pour d'autres raisons, n'en est pas moins tragique. C'est d'ailleurs seulement 20 ans plus tard que nous en fûmes informés. Il s'agit d'un ami de ma femme, un jeune homme de Stuttgart, lui aussi exceptionnellement doué : à 23 ans il avait obtenu son doctorat, et il occupait un poste de direction dans une grande entreprise industrielle. Nous avions interrompu la correspondance avec sa famille car, dès 1928, les slogans nationaux-socialistes et l'éloge de Hitler s'y faisaient de plus en plus clairs. Nous nous perdîmes de vue. Vingt ans plus tard, à l'occasion d'un séjour à Stuttgart, ma femme demanda des nouvelles de ces gens qui, entre temps, avaient déménagé. Une voisine fut cependant en mesure de nous dire : « Oui, vous ne savez donc pas, il avait un poste important dans le Parti et il s'est suicidé

au cours de l'été 1934 dans le Cimetière de la Forêt. » C'était donc un jeune idéaliste qui avait su tirer la leçon des événements, lorsqu'après l'affaire Röhm il s'était vu obligé de reconnaître qu'il s'était trompé. Vouloir affirmer, comme c'est aujourd'hui souvent le cas, qu'il avait eu tort de se laisser abuser, cela serait faire preuve d'une suffisance complaisante, comme chaque fois qu'on adopte un point de vue historique.

Au regard des liquidations massives qui ont eu lieu ultérieurement, ces deux suicides — d'un point de vue historique ou statistique — comptent peu. Il me paraît significatif qu'il se soit agi, dans les deux cas, de jeunes intellectuels. Plus tard, on nous a reproché de ne pas être entré au Parti dès 1927. Nous eussions pu, disait-on d'un point de vue théorique, influencer le programme et tout eût alors pris une autre tournure. C'est là un point de vue irréaliste et abstrait de la part de gens qui n'étaient pas concernés. Considérons plutôt les choses à partir des conditions historiques qui ont conduit à la naissance du fascisme. Une adhésion purement tactique au Parti eût exigé que l'on fût capable de jouer le double jeu, un peu comme c'est le cas chez les gens qui ont été formés pour servir dans les services secrets. Mais un intellectuel n'est pas préparé à cela : le mensonge permanent est contraire à son penchant naturel. Ou bien il se serait laissé corrompre, ou bien on l'aurait éliminé. L'esprit et la force ne vivent jamais en bonne intelligence, à plus forte raison dans un rapport de tolérance réciproque. Mais dans des époques maladivement sectaires, l'hostilité envers l'esprit devient partie prenante de la politique de force. Ainsi en était-il sous les Nazis. Qu'on songe seulement à cette phrase de Goebbels déclarant qu'il sortait son revolver chaque fois qu'il entendait prononcer le mot « culture ». Grâce à ce slogan, il pouvait être sûr de l'adhésion frénétique d'une petite bourgeoisie inculte. Il est toujours aussi effarant de voir avec quel instinct de destruction l'intelligence de la masse traque et poursuit, quand elle est réduite aux dimensions du biologique, toutes les manifestations de l'esprit — si, par esprit et pour simplifier, nous entendons l'aptitude de l'individu à décider par lui-même. La haine de la civilisation qui, depuis le tournant du siècle, était à l'œuvre dans la réaction contre la technicisation de l'existence, sous la forme du biologisme, du folklorisme et d'un « retour au naturel », est devenue chez les Nazis ce barbare instinct grégaire que la propagande présente comme la manifestation d'une saine sensibilité populaire. Soudain l'on a dit : « La femme allemande ne fume pas, ne met pas de rouge à lèvres. » Et bien d'autres choses encore qui nous semblent aujourd'hui innocentes et dérisoires. En fait il ne s'agissait ni de fumée, ni de rouge à lèvres, mais d'uniformiser, et, à travers cette uniformisation, d'amener la femme allemande à se considérer comme une élue parmi les autres femmes du monde.

Et de ce sentiment d'élection à la liquidation de ceux qui ne sont pas élus, il n'y a qu'un pas. C'est ici que se situe le phénomène dangereux contre

lequel il faut absolument mettre en garde : car le bacille du sectarisme peut à tout moment être menaçant, partout en tout cas où les hommes au pouvoir se servent des instincts de la fourmilière pour poursuivre des buts idéologiques ou nationalistes, lesquels ne sont que prétexte à la poursuite de buts purement économiques. En Amérique aussi bien qu'en Europe, de braves contemporains à qui la critique des conditions actuelles est malaisée, s'exclament : « Ah, un intellectuel de gauche ! ». Quelle est l'expression à la mode aujourd'hui dans les pays marxistes pour désigner ces marginaux ? Je l'ignore.

Lorsqu'au cours des années 30, bien avant l'entreprise d'extermination massive, j'entendais dire que les juifs dans les prisons refusaient la nourriture sous prétexte que les repas n'avaient pas été préparés selon les rites, je pensais qu'il s'agissait d'un mensonge. Mon raisonnement était qu'il convenait de se maintenir en bonne forme physique, si l'on voulait survivre. J'ai compris depuis longtemps que j'avais tort. Ce n'est pas de résistance physique qu'il s'agissait, mais seulement de résistance intellectuelle et morale. C'est seulement en se remémorant d'antiques règles de conduite que l'individu isolé et sans défense pouvait garder sa dignité et atteindre ce point à partir duquel ne peut plus exister qu'un non absolu à la barbarie.

Le quotidien national-socialiste, si j'en crois mon expérience, a commencé au cours de l'été 1934, c'est-à-dire après l'affaire Röhm, et, pour anticiper, prit fin à l'été 1943, lorsqu'avec la destruction de Hambourg, la première grande ville allemande à être détruite, s'effondra le système qui garantissait un ordre pseudo-bourgeois. Les premiers 18 mois du nazisme peuvent être à la rigueur considérés comme une époque héroïque. Certes, nous qui étions connus comme opposants, il nous fallait compter avec les perquisitions, les arrestations, les persécutions, les actes spontanés de vengeance, mais toute cela se produisait sans qu'il y eut encore de ligne claire, de façon non dogmatique, non bureaucratique. C'était une période de chambardement, le système n'était pas encore institutionnalisé, le pouvoir n'avait pas encore mis en place son appareil. Aussi adversaires et persécutés pouvaient-ils croire qu'une résistance était encore possible et que le Parti se dissoudrait de lui-même. Le monde entier considérait plus ou moins les événements comme une manifestation de la crise générale, et l'on était persuadé qu'à plus ou moins brève échéance tout cela retournerait à une certaine normalité. C'est seulement à partir de l'été 1934, après qu'Hitler se fut prononcé contre les S.A. et les éléments révolutionnaires, prenant ainsi parti pour la Wehrmacht, le réarmement, la mobilisation totale et la guerre d'agression, que commence le quotidien national-socialiste : c'est-à-dire un état de paralysie progressive se développant jusqu'au désespoir total.

Il est à peine nécessaire de dire combien cet atermoiement, conséquence d'une fausse appréciation de la situation, a été profitable aux Nazis. Nous

connaissons aujourd'hui les présupposés qui sont à l'origine de cette erreur de jugement. Nous connaissons l'intérêt pour le moins résigné de l'étranger face au succès de Hitler. Nous connaissons ces industriels bailleurs de fonds qui, pour la seule défense de leurs intérêts capitalistes, ont soutenu le mouvement. Nous connaissons l'utilisation raffinée qui était faite d'une soi-disant légalité, et nous connaissons surtout la faiblesse et la défaillance des adversaires qui se haïssaient plus les uns les autres qu'ils ne haïssaient leurs ennemis communs. Cependant il nous faut essayer de regarder les choses avec le point de vue de ce temps-là, lorsque le processus était encore en cours et qu'on ne pouvait rien savoir des dessous.

J'ai déjà dit que je n'avais pas cru à la possibilité d'un 30 janvier. Il me sembla que j'étais tombé sur la tête. Il s'agissait alors moins du danger qui nous menaçait, ma femme et moi, que du sentiment confus que, désormais, tout était fini ! Au cours des années qui précédèrent, il y avait eu continuellement des troubles, des combats de rue et des morts. Tous les 6 mois on votait. Certes les résultats étaient changeants, mais l'extrême gauche était grosso modo en déclin. J'habitais alors une région à fort pourcentage communiste : le drapeau à croix gammée s'y montrait à peine. Et même le 1^{er} mai 1933, les femmes, au lieu de pavoiser, exposèrent aux fenêtres, pour leur faire prendre l'air, les housses rouges des édredons. Mes seuls amis et camarades étaient des militants de gauche. Il est possible qu'une activité politique limitée, durant plusieurs années, la fréquentation presque exclusive de chômeurs aient rétréci mon horizon. Par ailleurs, j'étais jeune et emporté et tout autre chose qu'un rusé tacticien ambitionnant d'occuper un poste ministériel. J'avais compté sur la guerre civile et travaillé exclusivement dans ce sens. Ce faisant, j'avais totalement négligé un facteur politique important, à l'aide duquel opéraient justement les Nazis : l'instinct, au sens plein du terme, réactionnaire de la petite bourgeoisie allemande, qui préfère n'importe quel ordre fondé sur le mensonge à l'agitation révolutionnaire. Telle était la situation à Hambourg, mais on peut sans crainte assurer qu'il en était ainsi partout, à cette différence près qu'en province, la jalousie, les sentiments mesquins s'imposaient davantage que dans une grande ville. Un soulèvement avait été prévu pour le mois de mars 1933, mais il n'eut pas lieu. Ce n'est pas seulement les armes qui manquaient, mais aussi l'organisation. De surcroît, pour les dénonciateurs, les voisins malveillants et les petits carriéristes les affaires étaient florissantes. On ne pouvait plus faire confiance à son prochain.

Le passage dans l'illégalité fut donc étonnamment facile. Du jour au lendemain, d'anciens camarades et amis cessèrent de se reconnaître, lorsqu'ils se rencontraient dans la rue. Ma femme revint un jour en colère à la maison, parce que quelqu'un n'avait pas répondu à son salut, et elle le resta jusqu'à ce que l'ami en question lui eut expliqué son attitude. « Nous autres,

ouvriers, on sait ce que nous sommes, mais pour vous c'est dangereux ! ». Cependant on se rencontrait clandestinement et l'on échangeait ses expériences. On détruisit tout le matériel qui risquait d'être compromettant. Durant les premiers mois, il était encore possible de tromper la gestapo qu'on appelait en ce temps-là : B.Z.V. Il y eut aussi des scènes plutôt comiques. Une fois, 5 hommes de la police montèrent jusqu'à notre appartement et fouillèrent partout. Ma femme nous sauva de l'arrestation en leur racontant une histoire si rocambolesque qu'en l'entendant je me dis : « Il est impossible qu'ils puissent la croire ». Mais ils furent troublés et se précipitèrent à la cave pour chercher sous le charbon des armes et du matériel de propagande. Une autre fois, un brave policier s'assit à ma table de travail, sortit cérémonieusement ses lunettes de sa poche et tenta de lire un de mes manuscrits. — « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il en m'adressant un regard sévère, et j'eus alors l'impression d'être un écolier surpris en train de commettre quelque sottise. Lors d'une autre perquisition, j'en vois encore un en qui je reconnus tout de suite un ancien communiste : il me fit un clignement d'œil et, du pied, repoussa le matériel suspect que lui seul était en mesure de reconnaître. Les autres, pendant ce temps, commirent la faute de me confisquer une foule de livres qu'ils considéraient comme indésirables : parmi eux l'ensemble des auteurs russes, même Dostoïevski. Là-dessus, je déposai une plainte écrite, stupide et longue de plusieurs pages, où je déclarais que j'étais occupé à écrire un livre sur la liberté et que j'avais donc besoin de mes livres. Je fus effectivement convoqué au siège central de la gestapo où l'on me rendit tout ce qu'on m'avait pris, y compris *Le Capital* de Marx. Ce sont là des anecdotes bien futiles, à peine dignes d'être rapportées. Tout cela néanmoins était très irritant. Cependant les organes exécutifs n'ayant pas encore été mis à l'unisson, on pouvait, si l'on avait de la chance, passer à travers les mailles.

Disons, pour nous répéter, que le quotidien national-socialiste commença à l'été 1934, après l'affaire Röhm. Ce qu'il y eut de diabolique dans cet événement, c'est qu'il parut être à la masse de ceux qui n'éprouvaient ni intérêt pour la politique, ni autre désir que celui de mener une vie tranquille, la fin d'un bouleversement et le retour à un État de droit. Il ne faut pas oublier de mentionner au passage la part de l'élément féminin. Il faut dire pour l'honneur des femmes qu'elles firent peu de cas de la phraséologie dispensée par le Parti, mais que, fatiguées d'un chômage qui durait depuis des années, elles donnèrent leur consentement à ce qu'elles considéraient comme une nouvelle sécurité. Bien des choses qui furent acceptées pouvaient passer pour des mesures transitoires. La grossière illusion consistait dans le fait qu'il ne s'agissait nullement de retour à la légalité, mais de dispositions visant à l'organisation d'un gigantesque camp de concentration et d'un ordre qui, diffusé par haut-parleurs,

se faisait passer pour celui de la liberté ; et ceci tandis qu'on affirmait que tous ceux qui vivaient en dehors de ce camp étaient privés de liberté et vivaient dans la misère. Comment après tant d'années d'incertitude politique et économique l'individu moyen eût-il pu comprendre que la liberté qui lui était accordée était celle du prisonnier ?

A l'étranger aussi, on salua l'avènement du nouveau régime, cela est une certitude, même si ce fut en raison de la seule peur du communisme. Un vieil ami suédois de mon père, négociant comme lui, ne cessait dans ses lettres d'évoquer la figure d'un roi de son pays, qui, sur une quelconque place de marché, désignait de son doigt de bronze le danger venant de l'Est. Le vieil homme signifiait ainsi, de façon naïve, que c'était le devoir des Allemands de protéger la Suède de la Russie. Quant au reste du monde, se trouvant lui aussi depuis des années dans une situation de crise économique, il se laissait éblouir par ces succès dont les Nazis faisaient étalage. On enviait les Allemands d'avoir supprimé le chômage, stabilisé la monnaie, rétabli l'ordre etc. On refusait plus ou moins consciemment de tenir compte de ce que ces illusoire succès avaient été obtenus grâce à l'emploi de méthodes inhumaines et d'une militarisation sans vergogne. Et même lorsque des émigrés ou des réfugiés racontaient ce qui se passait réellement derrière cette façade, on faisait en haut lieu peu de cas de leurs témoignages — ou seulement avec scepticisme. Le comportement de la police des étrangers dans les autres pays constitue à lui seul un bien triste chapitre ; au fond on tenait ces réfugiés pour des criminels. Mais soyons réalistes : la générosité humaine a des limites. Si un individu, dont le pays est en crise, reçoit une information tronquée quant aux maigres succès du pays voisin, alors il devient méfiant envers les émigrants ; et, finalement, les choses vont si loin, qu'il les rend responsables de leur destin et qu'il voit en eux une charge.

Ce sont là des faits qui ont eu des répercussions sur le quotidien dans l'Allemagne national-socialiste ; car, inversement, l'Allemand encaserné se trouvait informé de façon unilatérale sur l'opinion positive qu'on se faisait de l'Allemagne à l'étranger. Il put, en 1936, se persuader lui-même, à l'occasion des Jeux Olympiques de Berlin, de l'admiration que lui portaient les visiteurs. Devait-il par hasard expliquer à des invités ce qu'il y avait de faux derrière cet ordre qu'ils admiraient ? Leur dire que, juste derrière, il y avait des casernes et des camps de concentration ? Il lui eût alors fallu se fier exclusivement à son instinct ou à la rumeur qui, au regard de cette brillante façade, n'avaient pas force de preuve.

A cela, il faut ajouter les Allemands vivant à l'étranger, qui, après s'être vus traiter pendant 10 ans comme des citoyens de seconde zone, pouvaient de nouveau être fiers de leur soi-disant patrie. Nous étions amis depuis des années avec un couple autrichien, des gens aimables, adorables. Le mari

était chanteur d'opéra. Nous nous rencontrâmes à Berchtesgaden en 1937. Il était venu de Salzbourg, car nous n'avions pas l'autorisation de franchir la frontière. Il s'enthousiasmait avec beaucoup de naïveté pour l'Allemagne national-socialiste, ainsi qu'il la voyait depuis l'Autriche, et il nous dit que sa femme ne souhaitait rien de plus que de pouvoir faire à genoux l'ascension de l'Obersalzberg¹. Nous lui donnâmes un coup de coude dans les côtes en lui disant : — « Cela lui passera bientôt ! ». Trois mois après l'Anschluss de l'Autriche, il n'y avait pas antinazi plus convaincu que notre ami. Et pour rendre sensible l'atmosphère de cette époque, qu'on me permette, hélas, de parler de ma mère. Un jour, elle se trouvait à proximité, lorsqu'Hitler descendit de voiture, peut-être lui serra-t-il la main à elle aussi ! Elle raconta après coup qu'il avait d'aussi beaux yeux que mon frère défunt.

Ce ne sont là que trois cas, honteux, il est vrai, et issus de la parenté ou du cercle des amis, mais la vie de tous les jours était marquée de tant de naïvetés ; et des gens qui, en soi, n'étaient pas méchants contribuaient par là-même à renforcer le régime. La question est de savoir comment se comporter avec eux aujourd'hui ? Il serait irréaliste d'exiger qu'ils fissent pénitence ; ce serait tout à fait pénible et peu digne de foi. Un homme comme Robert Neuman² peut sûrement dire : « Donne aussi sa chance au père ! ». C'est juste, la haine ne mène à rien. Mais nous autres, il nous sera difficile de le faire, s'il nous faut à chaque pas constater que ce sont les mêmes insatisfactions petites bourgeoises qui, à tout moment, peuvent être transformées en instrument de meurtre politique. On est souvent tenté de laisser parler la haine.

Pour les grands forfaits, il existe des documents irréfutables et des photos en grand nombre. Et en ce qui concerne cette psychologie de bourreau d'une petite bourgeoisie retournée à l'état sauvage, on a écrit suffisamment de livres. Il existe également assez d'ouvrages qui traitent de la défaillance des milieux professionnels : scientifiques, juristes, professeurs, négociants et militaires. Comment se fait-il que toute cette documentation, historiquement absolument nécessaire, puisse laisser insatisfait celui qui a vécu cette époque, au point qu'il ait le sentiment que ceux qui se font les accusateurs des actes de barbarie passés, présentent les choses de façon trop simple et passent ainsi à côté du plus épouvantable des phénomènes ?

Au regard du meurtre bureaucratique de millions d'êtres humains, cela peut paraître cynique de parler ainsi. Un jeune homme qui ressent la souillure qui pèse sur ses origines, et qui en souffre à juste titre, se demandera

1. A côté de Berchtesgaden, la montagne sur laquelle Hitler avait son « nid d'aigle ».

2. Écrivain autrichien (1897-1975), émigré en Angleterre en 1934, naturalisé anglais. Œuvres : *Die Pest von Lina-nora* 1927 ; *Unter falscher Flagge* 1932 ; *Struensee* 1932 ; *Die Kinder von Wien* 1936 ; *Ein unmöglicher Sohn* 1972.

ce qui pourrait bien exister de plus épouvantable encore. Je réponds tout de suite à cette question en disant que le plus épouvantable est un phénomène anhistorique, parce qu'il est impossible de s'en débarrasser et d'en empêcher la reproduction dans l'avenir : c'est-à-dire le quotidien et la corruption progressive par le quotidien. Car les horreurs historiquement situables deviennent des événements historiques ; on en parle avec effroi, ce sont des sujets à sensation. Oui, sous plus d'un rapport, il est devenu de mode de vitupérer les méfaits d'hier. C'est une mode qui ne coûte rien ; car appeler inhumains des actes inhumains n'est pas un acte positif, et souvent rien de plus qu'un alibi pour la haine nihiliste de soi. Mais qui oserait aujourd'hui prétendre qu'il est immunisé contre la falsification ordonnée par le pouvoir, des vérités les plus élémentaires ? Est-il en mesure de juger à quel point il a été perverti par son entourage ? A quel point, en tant qu'adversaire, il est paralysé par l'esprit de subordination de la masse ? Par cette façon de dire un peu trop innocente : « Comment de cette table de bistrot où je bois de la bière, pourrais-je bien changer le monde ? » Comme s'il s'agissait du monde ! Je demandais récemment à un Suisse : « Qu'en est-il chez vous de l'antisémitisme ? ». Il me répondit crânement : « Chez nous, ce n'est pas un problème. Nous avons trop peu de Juifs ! » Quelle réponse ! Et pourtant la question est mal posée. Il ne s'agit pas de l'antisémitisme, du fascisme ou des chambres à gaz, il s'agit de l'homme, de l'individu étouffé par le conformisme et la paresse d'esprit.

On ne dispose, à mon avis, d'aucun témoignage satisfaisant sur le quotidien national-socialiste. Il y a de bonnes raisons à cela. D'abord cette raison tout à fait banale, selon laquelle celui qui osera en parler devra compter avec le risque de se voir approuvé du mauvais côté. Les millions de gens qui ont commis de minuscules faux-pas vont s'écrier : « Oui, c'était ainsi, on ne pouvait pas faire autrement ! » C'est juste, ils ne pouvaient pas faire autrement. Comment pourrais-je reprocher à un petit fonctionnaire qui avait femme et enfants de s'être laissé mettre au pas, d'avoir épinglé un insigne du Parti au revers de son manteau, d'avoir salué d'un « Heil Hitler ! » parce que cela lui avait été ordonné, d'avoir pris part à une réunion obligatoire à l'occasion d'un discours du Führer ? Comment pourrais-je exiger de l'héroïsme d'un homme ordinaire ? Comment pourrais-je exiger de lui qu'il ait une opinion personnelle et que, par là même, il mette en danger l'existence de sa famille ? Je serais un utopiste ou pire encore un moraliste infatué de lui-même. Je le regrette, mais cela doit être dit, non tant par rapport à ce méchant passé que par souci de l'avenir. C'est certes la défaillance de l'individu isolé qui, multipliée à des millions d'exemplaires, a permis aux Nazis de commettre leurs crimes, ceci est évident. Mais rendre responsable le petit homme toujours et exclusivement préoccupé de son existence privée, c'est un peu trop facile. Ce petit homme, prisonnier de ses soucis quotidiens, existera tou-

jours, que cela nous plaise ou non. Tout système politique, toute organisation économique doit compter avec lui. C'est pourquoi on lâche sur lui de brailleurs activistes et de rusés spécialistes du recrutement qui ont pour tâche de le faire rentrer dans le rang. Au lieu de se contenter d'accuser le petit homme de 1933, on ferait mieux de réfléchir au degré de fascisme contenu dans le mépris inhérent aux méthodes actuelles d'embauche, où l'homme se trouve ravalé au rang d'un matériel dont on abuse sans le moindre scrupule. Écrire sur le quotidien, lorsqu'il est situé hors de l'histoire, est toujours difficile. Il est déprimant d'avoir à témoigner des simples faits de l'existence comme le sommeil, la nourriture, le gagne-pain, le succès social, ainsi de suite... La relation d'événements privés semble une manière de donner de l'importance à des choses qui sont le lot de chacun. Cependant où est au juste la frontière entre l'histoire et l'absence d'histoire ? Qui osera décider en quoi une contrariété d'ordre domestique détermine les décisions qu'un homme prend le lendemain dans le cadre de sa fonction ?

Potins et anecdotes nous informent souvent mieux de ce qui s'est réellement produit dans le passé qu'un ouvrage historique qui peut offrir des documents exacts. Le vers de Gryphius : « J'ai passé mon âge dans une brûlante angoisse » me rend les souffrances endurées pendant la guerre de Trente ans plus sensibles qu'une statistique qui me fournirait le nombre des morts, la liste des batailles ou des villages détruits. Et quand Gryphius continue en disant : « Cette vie sans vie », nous avons là quelque chose qui pourrait servir de devise au quotidien sous le national-socialisme : une devise comme il serait impossible d'en trouver de plus juste.

A ceci près que très peu de gens savaient qu'ils menaient une « vie sans vie » et qu'ils « passaient leur âge dans une brûlante angoisse ». On s'était habitué à l'angoisse comme à une épidémie contre laquelle il n'y avait rien à faire, si ce n'est observer quelques mesures prophylactiques. C'était une habitude d'autant plus facile à prendre que ceux qui régnaient au moyen de l'angoisse, paraissaient ne rien exiger de plus que l'obéissance et le silence en public ; au demeurant on laissait les gens croire qu'ils continuaient à mener leur petite vie privée. Derrière ses quatre murs, le prisonnier pouvait bien protester et faire des mots d'esprit, si cela devait le rassurer ou l'abuser sur son manque de liberté. Les gardiens de la prison riaient eux aussi, car eux aussi étaient prisonniers du système et ce n'était pas un pauvre jeu de mots qui eût pu faire le moindre tort au système.

La terrible illusion réside en ceci que sous un régime totalitaire, il n'y a ni vie privée, ni existence individuelle, ni pensée réellement personnelle. Tous sont contaminés par le bacille de l'épidémie, même l'opposant qui croit être immunisé est déjà sous sa loi. A la manière d'une cloche de verre, l'idéologie des hommes au pouvoir recouvre toute chose et déréalise toute action

humaine. Les disques de ce temps-là donnent une impression de rêve ou de cauchemar. On dirait que les photos dans leur ensemble sont sous-éclairées, ou qu'il s'agit de négatifs non reproductibles. Avec peine on cherche à se reconnaître, soi et les siens. C'est moi celui-là ? se demande-t-on incrédule. Au demeurant les faits enregistrés par l'état civil sont exacts, mais l'état civil n'enregistre que la «vie sans vie».

C'est ici qu'il faudrait chercher la raison pour laquelle le quotidien national-socialiste se dérobe à toute représentation. Il ne s'agit pas de l'effort que ferait quelqu'un pour oublier une faute ou un manquement : d'une incapacité en somme à maîtriser le passé — de cela on pourrait encore venir à bout moralement, psychologiquement, juridiquement. Il s'agit au contraire d'une absence de passé, d'une lacune dans l'existence de chacun qui fait penser à un évanouissement. On se rappelle les derniers mots du chirurgien et des infirmières avant de s'enfuir, et ensuite la peine qu'il en a coûté pour reprendre conscience. Que s'est-il passé entre les deux ? Le temps a continué de s'écouler, on peut en apporter la confirmation grâce à sa montre, mais où étais-je entre-temps ?

Je ne crois pas qu'il me serait possible de témoigner de façon plus précise, même si mes journaux et ma correspondance n'avaient brûlé au cours d'un bombardement. Il est vraisemblable que les moyens par lesquels je tentais de défendre ma dignité me paraîtraient aujourd'hui bien naïfs et bien irréels. Que nous n'ayons pas pavoisé une seule fois, quand on nous l'ordonnait, que nous n'ayons pas salué une seule fois d'un «Heil Hitler !», que nous n'ayons pas donné un seul pfennig pour le Secours d'Hiver ou d'autres quêtes de ce genre, que nous ayons disparu dans le vestibule d'une maison ou dans une ruelle adjacente, quand nous tombions sur un défilé avec étendards et musique — tout cela ce sont de risibles piquûres d'épingle de la part d'un opposant désarmé. D'ailleurs de telles omissions étaient enregistrées dans le fichier du chef de bloc ; celui-ci, pour faire l'important, informait peut-être l'instance supérieure qui transmettait à son tour vers le haut. Ainsi les services secrets pouvaient-ils se faire une idée de l'état d'esprit de la population et orienter la propagande dans le sens adéquat. On n'aura certainement pas pris ces coups d'épingle trop au sérieux. Le régime ne se souciait guère de l'argent des collectes, et qu'il y eût quelques drapeaux de plus ou de moins le laissait indifférent. C'eût été bien plus simple pour lui d'émettre de nouveaux billets. Le seul but dans tout cela était d'occuper la masse des prisonniers de façon continue, de les tenir en haleine, afin de les tromper sur leur condition et de détourner leur attention du sort qui leur était fait. Et en fait, même le petit opposant était tenu en haleine.

Des étrangers nous ont demandé après la guerre : «Pourquoi vous êtes-vous laissé faire, pourquoi ne vous êtes-vous pas soulevés ?» Qui pose une

telle question ne s'est jamais trouvée sur une table d'opération, n'a jamais eu à affronter les conditions particulières d'une épidémie. Des attentats ou actions individuelles eussent été possibles à tout moment. Nos livres scolaires auraient aujourd'hui bien meilleure allure, si nous pouvions nous prévaloir d'un plus grand nombre de révoltes dans les prisons. Les actions individuelles étaient pratiquement condamnées à l'échec et n'eussent rien changé au cours de l'histoire. La paralysie était trop grande pour que l'action de quelques-uns eût pu avoir une suite, et leur échec eût été aussitôt utilisé par la propagande pour augmenter la paralysie. La conscience de la vanité de telles entreprises ôtait à la résistance tout dynamisme. Jusqu'à l'affaire Röhm, comme je l'ai déjà dit, une résistance active était encore possible, mais ensuite ce ne fut de nouveau possible qu'à partir de l'été 1943, lorsque par suite de la destruction des grandes villes le système commença à montrer des fissures.

Nous en arrivons ainsi au reproche de lâcheté. Il ne fait pas de doute qu'en raison de leur esprit de soumission qui se donne pour un amour de l'ordre et du travail bien fait, les Allemands penchent davantage que d'autres peuples vers une nonchalance servile. On a déjà suffisamment philosophé sur ce point. J'ai horreur de la notion d'*émigration intérieure* parce que, par là, on ne fait généralement que maquiller une lâche dérobade. Cependant je considère comme irréaliste de reprocher à la masse sa lâcheté. Il faudra toujours compter avec l'inertie biologique de la masse. On peut seulement reprocher d'avoir été lâches à ceux qui eussent dû être mieux informés que les autres, parce que c'étaient des intellectuels ou en raison de leur position.

Si je regarde en arrière, je peux dire qu'en ce qui me concerne le risque de désespérer était plus grand que celui d'être arrêté au cours d'une action sans perspective de succès. Quelle force m'a donc permis de supporter 10 ou 12 ans durant une situation totalement désespérée ? Il n'y a pas de réponse à cela. Et je continue à me poser la question.

Ce n'était donc pas une marotte littéraire que d'avoir tenté, après 1945, de décrire cette situation sans espoir sous la forme d'un séjour au royaume des morts, car aucune représentation réaliste d'un état de choses irréel n'aurait pu permettre d'être équitable envers les faits réels. On s'imaginait que l'on était encore en vie, et l'on faisait les mêmes gestes que les vivants, mais tout n'était qu'apparence. L'aspect fantomatique d'une telle situation ne pouvait donc être suggéré que sous une forme métaphorique.

L'équivalent le plus juste, c'est bien sûr Albert Camus avec son roman *La Peste* qui l'a trouvé. Cela commence par quelques rats qui viennent crever dans le vestibule ou le caniveau. Puis, il y a quelques morts en qui les médecins ne reconnaissent cependant pas le signe de la peste, parce qu'il semble que la peste ne puisse pas se produire dans notre siècle civilisé. Et,

lorsque la maladie a été identifiée, on cherche d'abord à la tenir cachée, afin de prévenir toute panique. Puis on décrète l'état de siège, la ville est bloquée, on prend des mesures de précaution, la population, pour son bien, est privée de liberté et doit réduire ses besoins. Les membres des familles où la peste a frappé sont enfermés dans des camps et mis en quarantaine. Tout cela progressivement. La semaine dernière 300 morts, cette semaine 500, la semaine prochaine 800 et ainsi de suite. On s'habitue parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. On est indifférent devant la mort, parce qu'on est soi-même déjà atteint. On s'imagine qu'on pourra continuer à mener une vie bourgeoise, comme d'habitude, on grogne un peu, on se fournit au marché noir, on va même à l'opéra. La ville étant bouclée, il n'y a plus aucune possibilité de comparaison, il n'y a plus que des souvenirs qui, chaque jour, sont de plus en plus inconsistants.

Jamais les salles de concert n'ont été aussi bondées qu'au temps des Nazis. Je peux affirmer que jamais la musique baroque ou classique n'a été jouée avec autant de soin et de précision que pendant les années de la dictature. On allait jusqu'à se servir des vieux instruments conservés dans les musées pour atteindre au plus haut degré possible de fidélité aux œuvres. Nous avons là un phénomène de fuite dans l'historisme. Laissez-nous entendre un concerto grosso de Händel : la musique ne peut avoir subi de falsification idéologique ! Je n'aurais vraisemblablement jamais appris autant de choses sur la musique, si n'avait alors existé ce moyen de diversion par excellence ; mais de là vient aussi ma profonde méfiance envers elle.

Car il n'était pas possible d'aller au cinéma : soit parce que les films étaient des instruments de propagation idéologique, de sorte que l'on en sortait encore plus mal à l'aise ; soit que, s'ils traitaient de sujets innocents, ils étaient tout simplement mensongers. Dans chaque bureau de l'administration, par exemple, il y avait bien entendu un portrait de Hitler et le fonctionnaire devait saluer d'un « Heil Hitler ! ». Ce n'était pas l'usage dans les films, car ils eussent alors été impropres à l'exportation. Dans un film, un fonctionnaire vous serrait la main et tout se passait bien, de façon drôle et agréable.

La réalité quotidienne était totalement différente. Vous alliez le matin à la crèmerie et vous disiez à la crémère : « Bonjour ! » D'autres disaient « Grüss Gott ! », bien que ce fût tout à fait inhabituel à Hambourg¹. La crémère disait également : « Bonjour ! » Entrait une femme qui disait de façon provocante : « Heil Hitler ! » Ce type d'individu surnois existait malheureusement. Pendant une fraction de seconde, il y avait une hésitation dans la crèmerie, un tintement métallique à peine audible. La crémère était occupée à verser le lait et répondait de façon plutôt distraite : « Heil Hitler ! ».

1. *Grüss Gott* se dit plutôt dans le Sud de l'Allemagne. (N.d.T.)

Puis elle posait votre bouteille sur la table : « 20 pfennig s'il vous plaît ! Au revoir ! » Comment 20 ou 30 ans après rendre le silence qui s'était établi dans l'intervalle ?

J'ai lu vers 1937 dans le *Times* que quelque part en Allemagne, à Francfort, je crois, un gauleiter avait fait savoir que les citrons étaient nuisibles à la race nordique, que la rhubarbe en revanche contenait la bonne vitamine. Il s'agissait évidemment, grâce à cette balourdise, d'économiser des devises. Le *Times* commentait en disant qu'il faudrait alors modifier la chanson de *Mignon*, qui devrait dire : « Connais-tu le pays où fleurit la rhubarbe ? » Cela ressemble à un calembour, mais sachons bien qu'il n'est pas de sottise assez grande pour n'être pas crue. Pourquoi pas la rhubarbe, là où les scientifiques eux-mêmes confirment la supériorité de la race blanche ?

Que l'on devînt amoureux, que l'on se mariât, que l'on aménageât son appartement ou je ne sais quoi encore, tout était transformé en acte politique. On ne mettait pas au monde un enfant parce qu'on éprouvait le besoin naturel d'avoir des enfants, mais pour se prouver qu'on était un bon camarade. Une union sans enfant passait pour un crime contre la nation, contre la race et surtout contre le système de défense. Peut-être l'individu se disait-il : « Ah, laissons-les parler, ça ne touche pas ma vie de famille ! » Quelle erreur ! Il y avait déjà très longtemps qu'il était soumis à la politique de la fourmilière.

Il y eut aussi des cas où des enfants menacèrent de dénoncer leurs parents. Il est naturel qu'un jeune garçon veuille se soustraire à l'ordre domestique, qui l'ennuie, et faire l'important au sein de son organisation. On parvient à persuader un jeune blanc-bec que l'avenir de l'Allemagne repose sur lui. Alors il dénonce son père d'avoir écouté une radio étrangère. Comment donc ce garçon pourrait-il savoir qu'il a troqué une liberté relative contre une totale absence de liberté au sein d'une collectivité de type militaire, quand exécuter des ordres lui est présenté comme le principe même de la liberté ?

Mais il y eut aussi des cas, où des parents parvinrent à préserver leurs enfants d'une telle perversion. Non pas qu'ils réussirent à les entraîner dans une opposition consciente — ce qui eût été assez imprudent de leur part —, mais à éveiller en eux l'esprit critique par l'exemple de leur propre conduite. Mais d'une façon générale, par les divertissements et l'aventure qu'elles offraient, l'influence des organisations de jeunesse fut plus forte. Le processus de décomposition de la famille fut encouragé. On ne pouvait exiger de parents qui eux-mêmes tremblaient pour leurs emplois et se montraient soucieux de l'avenir de leurs enfants qu'ils leur interdisent d'entrer à la jeunesse hitlérienne, dès lors que les bulletins scolaires, les examens, les bourses et ainsi de suite dépendaient de l'appartenance au Parti. Le régime travaillait à corrompre les gens. Pour un père, la question était de savoir

s'il pouvait se permettre de rendre plus difficile l'avenir de son fils, parce qu'il avait, lui, le système en aversion. D'un point de vue académique, il est facile de répondre à cette question.

Un exemple : une fillette de 7 ans se rend à l'école. En chemin — c'était dans le faubourg de Eilenriede à Hanovre — elle ramasse dans une mare quelques têtards qu'elle met dans un bocal à confiture pour les apporter à sa maîtresse. Puis elle monte dans le tramway ; là, comme chaque matin, elle rencontre une camarade de classe qu'elle salue. L'amie, cette fois, ne lui répond pas, et même se détourne d'elle. La fillette essaie à nouveau, puis demande à l'autre enfant si elle veut bien se charger de son bocal et de ses chers têtards. C'est pour elle un sacrifice ! En vain, l'amie continue à lui tourner le dos et à se taire. Plus tard la fillette dit à sa mère : « Rends-toi compte, elle ne m'a pas dit bonjour ! » Que s'était-il produit au cours de la nuit ? L'autre fillette était une enfant juive et elle portait l'étoile pour la première fois. Aujourd'hui encore, cela fait grincer des dents lorsqu'on songe à quel degré d'abjection il fallait être parvenu pour que soient faussés chez les enfants même les sentiments les plus naturels. Mais que devait dire cette mère ? Jusque-là les enfants n'avaient pas fait de différence entre juifs et non-juifs, ce qui importait seulement pour eux était que l'on fût — ou ne fût pas — ami ou amie. La mère expliqua donc à sa fille que c'est en laissant l'autre fillette momentanément seule, ou en ne faisant pas attention à elle, qu'elle lui serait le plus utile. J'entends qu'on me dit : « Le pieux mensonge ! » Non, c'est un point de vue abstrait. La mère devait-elle précipiter sa fille dans un conflit pour lequel elle n'était pas encore mûre ? Qui osera répondre franchement par oui ou par non ? Dans le cas dont je viens de parler, il faut ajouter que le père de la fillette avait fait un séjour dans un camp de concentration et qu'on lui avait pour ainsi dire brisé la colonne vertébrale.

Et maintenant, que penser de cette militante national-socialiste, personne fanatique et au plus haut point dangereuse, qui commença par taire que son enfant était atteint de débilité mentale, puis le cacha lorsque fut décidée l'élimination de ces pauvres êtres, sous prétexte de sauvegarder la santé du peuple ? Nous avons là un exemple tout à fait frappant de contradiction entre le mensonge totalitaire et la réalité humaine. Qu'on ne s'imagine pas aujourd'hui que l'on soit à l'abri de cette pseudo-rationalisation des lois naturelles !

Nous vivions dos à dos, dans la même maison, avec un chantre de la synagogue, sa femme et leurs deux enfants. Alors arriva la fameuse nuit de cristal de l'automne 1938. Ma femme, au cours de ces horribles journées, se chargea de mettre à l'abri l'argent et les objets de valeur de nos voisins. Le mari put se cacher et parvint à s'enfuir à l'étranger. La femme, d'origine suisse, obtint l'autorisation d'émigrer et même d'emporter ses meubles. Lors-

que les caisses furent bouclées, que la douane eut posé ses scellés et que le tout eut ensuite été transporté, vint enfin la nuit du départ. Le taxi attendait devant la porte. Ma femme et moi descendîmes les quatre étages, chacun portant dans ses bras un des enfants endormis. Il n'y avait pas un bruit dans l'escalier. Nos voisins, nos colocataires depuis des années, ne se montrèrent pas. Peut-être écoutaient-ils, cachés derrière les portes de leurs appartements. En bas, devant la porte de l'immeuble, ma femme embrassa la mère en larmes et lui dit : « Rassurez-vous, quand notre tour sera venu, les prochains ce seront nous ! » Parole prophétique ! Cependant, ce n'est pas pour cela que je rapporte cette scène. Lorsqu'après le départ du taxi, nous rentrâmes à la maison, nous entendîmes un bruit derrière la porte en bois qui conduisait à la cave. La vieille concierge, une femme redoutable, à la voix criarde, se tenait dans l'obscurité et pleurait à chaudes larmes. On ne saurait faire du sentimentalisme avec cette femme en larmes, et pourtant cette scène me paraît être un terrible symbole de ce que fut le quotidien sous le national-socialisme. C'est seulement dans l'obscurité de cette cave que cette femme osait pleurer.

L'effet le plus paralysant exercé sur l'ensemble de l'existence, c'est à la domination des déclassés qu'on le devait. C'est certes un principe propre à ce type de système que de ne pas confier le contrôle de certains secteurs de l'activité à ceux qui y comprennent quelque chose (car on serait alors obligé de compter avec une opposition objective), mais au contraire à ceux qui, en raison même de leur incompétence, ont échoué sur le plan professionnel. De tels individus sont remplis de haine envers les plus doués et font de leur propre échec la conséquence des machinations exercées par on ne sait quelles cliques. On peut s'en remettre entièrement à cette mentalité subalterne. Il suffit d'accorder au petit homme mécontent qui croit avoir été trompé, une minuscule position de pouvoir et cet homme se tiendra pour indispensable et gardera sa fidélité au système qui l'a promu. Hitler est exactement le prototype de ce ressentiment sectaire. On obtient de cette façon un contrôle de bas en haut, et pas seulement d'un point de vue sociologique, mais aussi d'un point de vue psychologique. L'existence se trouve réglée selon la perspective d'un concierge acariâtre qui asservirait ses locataires par des chicanes continues. On pourrait alors parler d'un mode de domination semblable à celui des sous-officiers.

L'adversaire principal de ce type humain a toujours été — et continue d'être — l'esprit et sa propre faculté de juger. Du jour au lendemain, en littérature, on qualifie de génies des gens dont personne n'avait encore entendu parler et dont les œuvres, en tout cas, n'avaient jusque-là paru que dans des feuilles à l'usage des familles. La peinture, elle, tomba immédiatement entre les mains des décorateurs. Des gens dont les sujets étaient utilisables à des fins politiques, telles que la défense ou la population, furent portés

aux nues, le reste n'étant que formalisme, pacotille, insanités ou art dégénéré, et, de surcroît, tenu pour responsable de la défaite, de l'inflation, du chômage, bref absolument de tout. On pestait contre la bureaucratie et l'on s'enrichissait de la façon la plus éhontée. Le même obscurantisme envahissait les universités. Des savants réputés furent écartés parce qu'ils refusaient de soumettre leurs recherches aux tendances politiques de l'époque. A leur place, on mit des gens dévoués qui acceptèrent de mettre leurs méthodes au diapason des mots d'ordre officiels. Il y eut des philosophes qui n'eurent pas honte de monter en chaire en uniforme de S.A. et de faire la louange du Führer en déclarant qu'il était une « nécessité historique ». Il y eut des biologistes et des généticiens qui trahirent la science pour un romantisme bon marché. Il y eut des journalistes qui brandirent l'étendard sociologique et partirent en guerre pour faire triompher l'idée de la « solution finale du problème juif ». Il y eut des films qui, par toutes sortes de moyens raffinés, tentèrent de faire croire que la destruction de vies prétendument inutiles était une idée noble. Si l'on considère la confiance dont la science jouit dans ce pays, ainsi que le respect pour tout ce qui est imprimé, alors on peut dire que ces opportunistes et ces traîtres qui, par leurs arguments pseudo-scientifiques ont contribué à justifier la barbarie, n'ont aucune excuse. Non seulement parce que le petit homme, dépourvu de moyens intellectuels, s'est senti rassuré par ces soi-disant spécialistes qui lui présentaient comme une nécessité ce qui peut-être lui déplaisait (et il se rassurait d'autant plus volontiers que jusqu'en 1942/1943, il n'avait aucune idée de l'énormité des crimes), mais surtout parce que ces traîtres de l'esprit permettaient au S.S. à l'intelligence rudimentaire de garder bonne conscience. Qu'à l'aide de plombages en or, arrachés aux victimes, les gens de l'appareil se soient ouverts des comptes en banque à l'étranger pour servir en cas de besoin, tandis que toute infraction à la réglementation sur les devises était punie de mort — même pour cela, je pense, on doit avoir trouvé une explication scientifique.

Mais qu'on me permette d'ajouter encore un exemple à ce que fut la corruption par le quotidien : un exemple en rapport avec une profession non-intellectuelle. Étant donné que depuis 1933, je n'étais plus autorisé à publier, j'étais donc devenu négociant. Être négociant signifie exercer une profession indépendante, particulièrement à Hambourg où l'on avait l'habitude de dire que le négociant était roi ; et, par là, on entendait désigner le risque que comportent et l'esprit d'entreprise et la charge d'une entreprise. Qu'en fut-il du « commerçant-roi » durant la période nazie ? Les sociétés faisant du commerce avec l'étranger se virent attribuer un contingent de devises calculé en fonction des chiffres d'affaires réalisés avant 1933. Une firme était donc autorisée à importer en fonction de ce contingent. Cette mesure pouvait sembler adaptée aux ressources d'un pays pauvre. Or elle eut des

conséquences commerciales tout à fait négatives : on achetait lorsqu'on avait des devises de reste, et non quand le marché était favorable, et pas suffisamment cependant, car une marge bénéficiaire avait été fixée, qui ne devait pas être dépassée sous peine de sanctions. Mais les choses ne s'arrêtaient pas là : l'industrie de transformation et le commerce spécialisé étant également contingentés, et des autorisations d'achat étant nécessaires, le choix du client avait cessé d'être libre. Les associés recevaient une part suffisante de bénéfice et n'avaient plus à se soucier des risques du marché, du financement et du crédit. Que restait-il alors de la soi-disant indépendance du négociant ? La bureaucratie s'offrait le luxe, pour des raisons de façade, de le maintenir en vie à l'aide d'une pension. En réalité, les maisons de commerce fonctionnant sur ce principe, on les appelait alors des « maisons sur canapé », parce qu'on pouvait y faire des affaires sans fatigue et sans risques, sans bouger de son canapé. Et inversement, seul pouvait tirer quelque avantage de ce système, celui qui, disposant de bonnes relations au Parti, pouvait obtenir un contingent supplémentaire. Une activité tout à fait royale pour un « commerçant-roi » !

Encore une fois : on ne peut malheureusement pas sous-estimer la valeur éducative des faits historiques. Des camps de concentration avec des centaines de milliers de morts — cela a déjà existé pendant la guerre des Boers¹, et le petit bourgeois anglais qui découpait ses coupons a alors certainement fermé les yeux. Cela n'excuse pas la génération qui a vécu sous le nazisme, mais il faut dire qu'une documentation accablante non plus ne suffit pas. Même celui qui demande si une extermination massive et systématique, comme celle qu'organisèrent les Nazis, risque un jour de se reproduire — même celui-là esquivé le vrai problème. Sous cette forme, sans doute, de telles choses ne se reproduiront pas. Mais qu'on y prenne garde : sous cette forme seulement.

La question doit être raisonnablement posée : la possibilité existe-t-elle aujourd'hui, à l'heure des appareils totalitaires (qu'on les affuble du nom que l'on voudra), de contrefaire le quotidien des masses — par la propagande, une information mensongère, la peur — au point que les instincts les plus naturels et les plus humains puissent être paralysés, et la barbarie admise comme une fatalité ? La question doit être posée sans aucune intention moralisatrice.

Tous ceux qui — consciemment — ont vécu le quotidien national-socialiste et se sont plus ou moins efforcés de lui résister, répondront inconditionnellement oui. Mais sommes-nous les mieux qualifiés, nous qui n'avons pu empêcher le malheur, pour donner des conseils quant à l'avenir à une génération

1. Il s'agit de la guerre menée par les Boers (nom donné aux descendants des colons néerlandais qui s'étaient établis au Cap) contre la suzeraineté anglaise (1899-1902). (N.d.T.)

qui a grandi après la terrible épidémie ? Nous en doutons souvent. On a trouvé pour désigner ce doute une expression qui est devenue à la mode, mais qui, comme toutes les expressions à la mode, élude le vrai problème : « frustration d'intellectuels ». Nous autres aînés, avons, pour nous exprimer sans ambages, une fêlure. On ne mène pas impunément pendant 10 ou 12 ans une vie crépusculaire au parfait royaume des ombres. Nous ressentons dans nos os la peur d'un affaiblissement de la substance humaine. Et pourtant, malgré tous nos échecs, il est quelque chose dont nous ne doutons pas : que dans les situations les plus extrêmes seule vaut la décision dictée par la conscience.

Étant donné que j'ai placé en tête de cet essai le mot de Gryphius : « Cette vie sans vie », je demande qu'il me soit permis de terminer par un poème. Non à cause du poème lui-même qui n'a pas plus de poids que les larmes de la concierge dans l'escalier de la cave, mais parce que j'ai gardé en mémoire ce qui a servi de prétexte à sa composition — ce qui est assez rare. C'est pourquoi ce poème me semble rendre l'atmosphère épouvantable du quotidien sous le national-socialisme encore mieux que des documents pourtant incontestables.

Au cours de l'été 1934, j'avais appris chez des amis qu'il y avait eu de nouvelles arrestations parmi les nôtres : c'était à Wilhelmshafen. La nouvelle m'empêcha de dormir. J'étais allongé sur le lit et j'entendais, deux rues plus loin, deux poseurs de câble se lamenter et se demander comment dérouler leur câble. Alors je me levai et écrivis :

La nuit, parce tout le monde dormait,
Est-ce un homme qui a crié ? Oh, comme il a crié !
Deux fois ! Deux fois à moi adressées.
O paresse d'avoir continué à dormir !

Du fleuve parvient un tintement sauvage,
Deux fois, et puis de nouveau la nuit,
Et j'ai négligé en dormant de porter secours
Deux fois et je me suis réveillé.

Je n'ai pas sauté de ma couche
Vers la porte pour demander ce qu'il y avait.
J'ai dormi. J'ai dormi jusqu'à ce que le bruit fût passé.
O, toi qui m'as appelé, pardonne-moi !

Demain matin ils viendront et demanderont :
Qui a crié et troublé la nuit ?
Est-ce Dieu qu'on appelait ? Et je devrai dire :
Je dormais et je n'ai rien entendu.

Ce n'était pas Dieu à qui ce cri s'adressait
C'était moi qu'un autre appelait.
Deux appels venus d'un frère
Pour un autre frère, et le frère dormait.

On criait afin que je m'éveille
Dans la nuit, deux fois, depuis le fleuve :
Homme, comme tu aimes ta couverture,
Ton lit et ton sommeil !

Comme ta conscience est sourde et gourde
Comme ton oreille est repue et faible !
Ah, qu'il faille que des coups de feu claquent
Pour te déranger dans ton sommeil !

Oui, j'ai été créé paresseux et sourd
Et je t'ai laissé seul la nuit dernière
Cette nuit sans doute je ne dormirai pas
Car c'est moi aujourd'hui qui devrai crier.

(Extrait de : *Pseudoautobiographische Glossen*, Suhrkamp, 1971)